

# 27<sup>e</sup> Prix Louis Guilloux des jeunes

2021

La Société des  
organise son  
Guilloux des  
qui a pour ob  
de cet écrivai  
générations

## Sujet proposé :

Tous mes camarades de l'école Baratoux<sup>1</sup> avaient pris le chemin de l'atelier ou du chantier. Beaucoup étaient devenus maçons ou plâtriers, certains tout simplement manœuvres, ils le resteraient toute leur vie. Quand je parlais pour le lycée un peu avant huit heures, il y avait déjà une heure qu'ils étaient tous à leur brouette, à leurs marteaux... Qu'avaient-ils tous à me demander ce que je ferais une fois sorti du lycée ? Je n'en savais rien. J'étais un enfant privilégié peut-être, mais je ne savais pas où l'on me conduisait, je n'avais rien choisi, rien voulu, comment l'aurais-je pu.

*« Je suis boursier, Monsieur le Proviseur. Et je suis venu vous dire que je veux renoncer à ma bourse. »<sup>2</sup>*  
Je renoncerais donc à ma bourse, mais je lui demandais en échange de me prendre au lycée comme surveillant d'internat. Je me sentais libre. Ce dont j'étais le plus satisfait c'était en pensant que désormais j'allais gagner ma vie. Je n'avais vraiment en vue que de me tirer d'affaire, d'échapper à une certaine contrainte, en un mot de me mettre à mon compte.

Louis Guilloux, *L'Herbe d'oubli*, éd. Gallimard, 1984.

<sup>1/</sup> Quand Louis Guilloux entra en classe de sixième en 1911, il n'y avait que quatre boursiers dans le lycée. L'école n'était alors obligatoire que jusqu'à l'âge de douze ans.

<sup>2/</sup> En fin de classe de seconde, Louis Guilloux résilia sa bourse pour rester fidèle à ses origines ouvrières.

2021

# Prix Louis Guilloux des Jeunes

---

**2021**

**LILIAN L'HARIDON**

**Le Guilloux Poly**

*Prix Lycées 2021*

**SOPHIE BARENTON**

**Bonne année ! Plein de bonnes choses ...**

*Prix Lycées 2021*

**MADENN SOULABAILLE**

**Vivre dans les bidonvilles de Mumbai**

*Prix Collèges 2021*

**NOAH GONZALES-PAYS**

**Mon rêve**

*Mention Spéciale Collèges 2021*

## LE GUILLOUX POLY

Le 2 décembre 1984, Louis Guilloux publiait chez Gallimard ses mémoires sous le titre *L'Herbe d'oubli*, c'était il y a 37 ans, le livre contient 424 pages, Louis Guilloux est né en 1899, j'ai 17 ans, je participe au 27<sup>e</sup> Prix Louis Guilloux des Jeunes et si j'additionne tous ces nombres cela donne... Eh bien ! 4 390, le compte est bon. Mais cela n'a aucun sens.

Pardonnez ces calculs, c'est que j'ai la manie des nombres. Je vois en rêve s'additionner et se soustraire des uns qui chantent, des deux qui dansent, des trois qui hurlent, et tous les chiffres se présentent ainsi à moi, jouant, crachant, sautillant. Je divise et multiplie, je suis féru de comptabilité, de lignes, de colonnes, de tableaux à double entrée, de statistiques, d'équations ; je sais que  $2\pi R$  nous donne le périmètre d'un cercle et que cela est valable pour tous les cercles du monde, les grands, les petits, ceux qui sont rouges, bleus, les CD-ROM, les boîtes de camembert, les boutons de chemise, les caches d'appareils photo, les monocles et les cerceaux de hula hoop.

Cet amour pour le maniement des nombres vient compléter une autre passion : les jeux de société. J'ai une préférence, il s'entend, pour les jeux de budget, de décompte, d'administration, d'épargne, de finance, les jeux où il faut tenir rigoureusement l'historique de ses dépenses et de ses bénéfices, tout en réfléchissant aux investissements futurs et aux risques de banqueroute. Et s'il y a bien un jeu qui est capable de me retenir des heures et des heures autour d'une table, à me torturer l'esprit pour considérer tous les usages possibles de mon crédit afin de l'employer le plus parcimonieusement possible, c'est bien le Monopoly. Je collectionne toutes les éditions, il n'y a pas un Noël ou un anniversaire sans que je ne découvre, emballé chichement dans un papier bariolé, un nouvel exemplaire de mon jeu favori. L'année dernière, c'était "Monopoly : Les plages du débarquement", que j'ai aussitôt rangé auprès des dizaines d'autres éléments de ma panoplie, Monopoly Bretagne, Monopoly Japon, Monopoly : Les grands auteurs du XVIII<sup>e</sup> siècle, Monopoly Gastronomie française, j'en passe et des meilleurs.

Hier soir, mes grands-parents sont revenus de voyage. Ils étaient partis en Thaïlande pour “prendre un peu l’air”. Comme toujours, ils m’ont ramené un cadeau ; nul besoin de vous dire que je trépignais d’impatience à l’idée de découvrir au fond d’un carton venu d’Asie un Monopoly Thaïlande, ou bien un Monopoly Bangkok. Mais en ouvrant mon cadeau, je suis tombé sur la photo d’un vieux monsieur qui fume la pipe, avec inscrit, en tout petit, “Monopoly Louis Guilloux”.

“On n’avait plus assez de *bahts* pour te ramener quelque chose de Thaïlande, alors on est passé en vitesse dans la boutique de jeux à côté de chez nous et on t’a pris ça. On espère que ça te plait.”

Je levais les yeux sur mon grand-père. Donc ... pas de Monopoly Thaïlande ?

“Oui ... Merci”, dis-je avec une pointe d’amertume.

Et c’est ainsi que je me suis retrouvé à chercher sur Internet des renseignements sur cet homme qui, sur la photo en noir et blanc ornant la boîte de Monopoly, avait une drôle de figure, l’air de dire avec prétention qu’il se moquait éperdument de l’Asie du Sud-Est et que c’était bien fait pour moi, que je n’avais qu’à faire une collection de figurines d’éléphants et que mes grands-parents m’en auraient alors ramené des cartons entiers. Je rentre le nom de cet énergumène dans la barre de recherche. Louis Guilloux ... à nous deux ! Alors, comme ça, vous écrivez des livres ? Rien que ça ! *Le Sang noir*, d’accord ... Saint-Brieuc ... parce qu’en plus, vous êtes de chez nous ? Non seulement je n’ai pas eu droit à l’exotisme des montagnes thaïlandaises, des berges de la *Chao Phraya* et de la vallée du *Mékong*, mais je me retrouve par-dessus le marché avec un auteur breton qui a vécu juste à côté de chez moi, là où les berniques s’accrochent aux rochers et où les algues gisent par troupeaux entiers sur les bancs de sable ! Ah ! Non ! C’est trop fort !

Un instant ... Prix Louis Guilloux des Jeunes ? Voyons voir. Premier prix, 260 euros. Ah ! Voilà qui est intéressant ! 260 euros divisés par deux égalent 130 euros, divisés par deux égalent 65 euros, qu’on divise par deux, 32 euros et 50 centimes, et puis encore par deux, 16 euros et 25 centimes, 8 euros et 125 centimes, 4 euros et 0,625 centimes ...

Et je m’endormais en songeant à tout cet argent que je pourrai compter et recompter à l’infini.

Je me suis beaucoup amusé en découvrant le sujet du concours. Ce monsieur Guilloux raconte son enfance, à l'époque du lycée. Tous ses amis travaillaient dès le matin, et lui aussi se levait tôt, mais lui, c'était pour aller en cours. Et puis le jeune Guilloux nous explique qu'il se sent privilégié, un douloureux malaise point chez lui à la vue de ses anciens camarades qui travaillent tandis que lui, Guilloux le Studieux, poursuit ses études, car il est boursier, lui, le preux Guilloux.

Mais Guilloux le Superbe, justement, ne veut plus de sa bourse, et s'en va fièrement la résilier ! Allons donc, monsieur Guilloux, soyons sérieux ! Renoncer à une bourse ? Tout ça pour quoi ? Pour être surveillant. Pour retrouver le statut de vos anciens camarades de classe : celui de l'homme qui travaille, qui est indépendant, libre, en somme, comme vous le prétendez. Il va falloir m'expliquer ça, monsieur Guilloux ! C'est cela que vous appelez liberté, renoncer à votre bourse ?

J'allais dire non à ce concours absurde, mais la perspective de remporter le premier prix m'obligeait à surmonter mon aversion. Il fallait commencer par jeter une lumière sur cette décision du jeune Guilloux ; je commençais par lire quelques-uns de ses livres empruntés à la bibliothèque de mon lycée.

C'est un drôle de personnage que j'ai découvert en la personne de l'auteur, et bien qu'il m'ait tout de suite été sympathique, je découvrais lecture après lecture l'étendue de ce qui nous séparait. À propos de cette histoire de bourse, il apparaît que Louis Guilloux n'aurait pas voulu trahir ses origines sociales, qu'il avait répugné à l'idée d'être le bourgeois de sa famille et, ainsi qu'Achille refusant de prendre part aux combats contre Iliion après avoir perdu Briséis, se faisait fier de rester digne. Et bien monsieur Guilloux, je ne vous comprends pas. C'est bien joli d'avoir des principes, mais je préfère avoir de l'argent, de la gloire, du pouvoir, je préfère être Agamemnon. C'est bête, n'est-ce pas, mais il faut attendre d'avoir les poches pleines avant de remplir sa tête de grandes idées, le monde est ainsi fait. Je vais y participer à ce concours d'écriture, mais décidément il n'est pas fait pour moi. Qu'est-ce que je vais bien raconter ? Une fable, un apologue, pour dire qu'il faut être droit, qu'il faut garder son honneur et toujours se battre avec panache ? Belle blague ! Je préférerais un concours d'écriture sur le déchirement d'un adolescent qui se voit offrir un

Monopoly Louis Guilloux par ses grands-parents revenus de l'autre bout du monde. Enfin, je peux au moins y jouer à ce GuillouxPoly... Peut-être que l'inspiration me viendra finalement pour ce maudit concours.

Toute ma famille est réunie autour de la table. Pour commencer, chacun doit choisir son pion. Je jette mon dévolu sur une petite figurine en argent, c'est un homme engoncé dans d'immenses chaussures qui tient un livre à la main. La notice du jeu indique : François Merlin, dit Cripure. D'accord, va pour Leroy Merlin. Une fois que tout le monde a son pion, je dispose les propriétés, les gares, les réseaux électriques, les billets de banque, tout doit être bien ordonné avant que ne débute la sanglante bataille qui se fera à coups de faux billets de banque et qui ne laissera personne indemne. Bien sûr, la gestion de la banque me revient. Si vous n'avez jamais joué au Monopoly, représentez-vous que tout l'argent est sous ma coupe et que je suis garant du respect des règles du jeu pour toutes les transactions financières. C'est ma mère qui ouvre la partie, avec un sept : elle tombe sur la case chance et empoche 20€ pour avoir vendu un exemplaire du *Pain des rêves* lors d'une brocante. Ensuite, mon père fait l'acquisition de la *Maison du peuple*, dont il espère tirer profit plus tard dans la partie. Viennent ensuite mes deux sœurs, qui font chacune des acquisitions intéressantes avec la *Rue Lavoisier* et la *Gare de Saint-Brieuc*. Je joue en dernier (comme je gagne toutes les parties, je dois jouer après tout le monde, c'est la moindre des choses). Les lancés de dés se succèdent et nos pions multiplient les tours de plateau. Le *Lycée Le Braz* est acheté, puis les *Éditions Gallimard* et enfin *Saint-Brieuc*. Rapidement, la fortune me sourit et j'empoche plusieurs centaines d'euros que je conserve précieusement pour financer par la suite des maisons, des hôtels, de quoi ruiner mes adversaires et m'emparer de leurs ressources sur lesquelles ils sont déjà en train de grignoter pour payer les taxes, les impôts, les coups du sort qui leur tombent dessus et sont des présages amers de leur cuisante défaite.

Et dire que Louis Guilloux a renoncé à sa bourse. Je pense qu'il aurait été un joueur médiocre de Monopoly, du genre à prêter de l'argent, à faire crédit à ses adversaires, à accepter de remettre à plus tard leurs échéances. Il aurait pu développer une brillante carrière de comptable, de notaire ou de banquier, mais il a préféré renoncer à sa bourse pour être surveillant avant d'enchaîner des petits boulots à Paris. Et ensuite quoi ? Monsieur

Guilloux devient écrivain? Bah! Ce n'est pas ça qui paye! Ou alors, Victor Hugo, peut-être que lui avait trouvé le filon et pouvait faire fructifier chacune des gouttes d'encre qu'il versait sur ses manuscrits, mais monsieur Guilloux, sérieusement, à quoi bon écrire si vous ne pouvez pas vous payer une *Hauteville House*? Cette carrière d'écrivain a donné de beaux livres, je ne le nie pas, d'ailleurs j'ai moi-même passé de bons moments à découvrir ces œuvres, mais ce n'est pas ça qui bourre le compte bancaire! Encore une fois, c'est seulement pour avoir renoncé à une pauvre bourse ... Il va falloir m'expliquer ça, monsieur Guilloux.

Perdu dans mes pensées, je n'avais même pas réalisé que la partie de Monopoly venait de s'achever par ma victoire triomphante. Les derniers tours de jeu sont les plus amusants : je mets tout en œuvre pour rallonger la partie de quelques tours, pour faire durer le plaisir, pour voir mes parents et mes sœurs sans le sou, se débattre, gesticuler, espérer vainement un miracle. J'annule soudainement toutes leurs dettes, je leur fais don d'une partie de ma fortune, je rachète à très bon prix leurs propriétés. Mais c'est seulement pour prolonger leur agonie. Alors, les membres de ma famille, comme des poissons en pleine asphyxie quand les filets émergent majestueux de l'eau et font dégouliner grassement leur écume poisseuse, pendant que les pêcheurs s'affairent, couteau en main, alors, comme ces poissons sortis du ventre de la mer, ils frétilent et meurent béants. Comme c'est charmant!

Le lendemain, je propose à mes parents une nouvelle partie.

“ On a déjà joué hier, ça dure des heures. Tu ne veux pas essayer un autre jeu ? ”

Je tremble à cette idée.

Non. Nous n'essaierons pas d'autre jeu. Mais mes parents insistent, et mes tremblements se transforment en secousses, en larmes. Je me réfugie dans ma chambre.

Vous êtes content, hein, monsieur Guilloux? Si vous aviez gardé votre bourse, vous m'auriez fait grand bien. Vous seriez devenu banquier, voilà, et le Monopoly Louis Guilloux n'aurait jamais existé, et je ne serais pas là à pleurer en résolvant machinalement des équations pour me consoler. Vous me devez des excuses, monsieur Guilloux, ou au moins des explications, il va bien le falloir, vous avez refusé votre bourse et aujourd'hui

je suis voûté, en chagrin et en peine, et il va falloir m'expliquer ça, monsieur Guilloux.

Mes parents sont venus me chercher une heure après. J'avais fini de pleurer. Ils me proposent de faire une partie de Monopoly et me demandent de choisir la version à laquelle je souhaite jouer.

“ Pourquoi pas le Monopoly Pirates des Caraïbes ? proposent-ils.

– Non. Je veux jouer au Monopoly Louis Guilloux.

– Tu es sûr ? ... Ça fait longtemps qu'on n'a pas joué au Monopoly Les fonds marins, par exemple. Ou bien au Monopoly Antiquité, tiens, il est chouette celui-là.

– Je veux jouer au Monopoly Louis Guilloux. ”

Mes parents échangent un regard malaisé et me laissent sortir la boîte de jeu.

“ Je pourrais faire la banque, cette fois-ci, suggère naïvement ma mère.

– Non, dis-je, tu risques de faire des erreurs dans la comptabilité. Je vais faire la banque, comme on fait à chaque fois. ”

Un sourire triste a à peine le temps de se dessiner sur son visage que déjà chacun a saisi son pion pour débiter la partie.

Cette partie, je ne m'amuserai pas à la décrire. Elle a été très rapide. Très lente, aussi. Maman a beaucoup soupilé. Papa jouait encore plus mal que d'habitude. Je voyais bien que personne ne voulait jouer, que tout le monde se forçait pour me faire plaisir. À un moment, mon père a reçu un coup de téléphone et est parti dans la cuisine pendant quinze minutes, mettant la partie en pause. Pour ne pas afficher mon ennui, je m'ingéniais à compter, recompter, inspecter les billets de banque. Oui, tout était bien en ordre. Mon père a fini par sortir de la cuisine et a proposé qu'on aille faire un tour. Dehors, il faisait beau, ce n'était pas un temps à rester à l'intérieur, à l'en croire. Je l'ai regardé comme s'il venait d'une autre planète :

“ Mais ... Il faut d'abord finir la partie de Monopoly ...

– On peut la finir en rentrant de notre promenade.

– Mais ... papa, non, c'est ton tour, joue. ”

Mes parents étaient résolus à ne plus toucher à ce jeu écœurant. Ils me promirent de m'emmener dès aujourd'hui dans une boutique pour trouver un nouvel amusement. Mais je n'en avais aucune envie. Seul le Monopoly m'intéressait. Était-ce trop demander que de voguer quelques heures sur un océan profond, de plonger mes filets et de les relever avec empressement



pour jouir de cet adorable air misérable que prennent mes parents à l'instant où, sortis de l'eau, ils réalisent que la partie est perdue pour eux ? Ce même air misérable dont aurait pu s'enivrer un Louis Guilloux carnassier en le voyant se dessiner trait après trait sur les visages de ces amis qu'il aurait pu trahir, de cette humanité qu'il aurait pu mépriser, et de tous ces poissons déjà presque morts, étouffants sur la cale moite d'un chalutier, s'il avait gardé sa bourse et s'il ne s'était encombré de grands principes, de fardeaux trop humains qui retiennent les ailes de ceux qui sortent de la masse et qui doivent prendre de la hauteur. Un faible, voilà ce que devient un fort dès lors qu'il s'alourdit l'esprit avec de grandes idées. Un homme digne de ce nom comme semble l'être Louis Guilloux n'a pas de temps à perdre avec ces sottises. Il faut être féroce, quitte à ce que plus personne ne veuille jouer avec vous. On me méprise, mes parents me détestent et plus jamais ne joueront avec moi, mais j'aurai été féroce jusqu'au bout. Et se défaire de cette férocité, tout ça seulement en renonçant à une pauvre bourse ... Il va falloir m'expliquer ça, Monsieur Guilloux.

Mais je crois que j'ai compris.

**LILIAN L'HARIDON**  
*Prix Lycées 2021*

## BONNE ANNÉE ! PLEIN DE BONNES CHOSES ...

*« Bonne année ! Plein de bonnes choses pour 2020 ! »*

Voilà comment mon année avait commencé. Je me doute que cela devait être de même pour vous. Mon nom est Mathieu Verdier, j'ai 20 ans.

J'habite à Paris, sous les toits, rue de Douai dans le neuvième ... j' ... Excusez-moi, je suis essoufflé, je vais rater le métro ! Mon patron m'aurait tué ! Je disais : je suis breton mais j'étudie dans une prestigieuse université. Tous les jours, après les cours, je me rends au siège d'une maison d'édition bien connue. Plus tard, je rêverais d'y avoir mon bureau ... Enfin, j'y travaille déjà, mais disons que j'aimerais le faire sans serpillère ... Si je suis obligé d'agiter le plumeau aussi souvent, c'est que, bien que j'aie apparemment les capacités cognitives pour entrer dans une prestigieuse école, je n'en ai pas les moyens financiers. Non pas que mes parents ne m'aident pas, loin de là, ils s'endettent même pour moi. Je suis fils d'ouvriers, eux-mêmes enfants d'ouvriers. Disons qu'en étudiant à Paris, je brise la tradition ... Mes parents sont très fiers de moi, ils m'associent même à leur icône : Louis Guilloux (mais sans la pipe). Depuis que je suis petit, ils m'ont transmis ce modèle : un homme dont la célébrité est due à son travail, à sa volonté, et ce, sans oublier ses origines !

Fraîchement arrivé de province, on m'a donc plongé tout droit dans l'excellence parisienne. Et qui dit excellence dit également ... rivalités. Sans parler de la rivalité scolaire qui pourrait se comprendre dans une grande école telle qu'Henri IV, ce sont les rivalités sociales qui m'ont le plus touché. Les regards en coin, les chuchotements, il n'y a pourtant rien dans ma vie dont je pourrais avoir honte !

Contrairement à Louis Guilloux, j'ai été contraint d'accepter ma bourse, un travail de surveillant n'aurait pas suffi à payer mon école. Comme lui, je suis fier de l'endroit d'où je viens, j'aime ma Bretagne, ma ville et sa qualité de vie, n'en déplaise aux élèves de mon université. J'abhorre leur

milieu et le sentiment de supériorité qui émane d'eux quand ils me voient, que dis-je, me toisent, moi, « le provincial ». Il est vrai que mon intégration n'est pas évidente, l'ambiance parisienne est loin de m'être familière. Et je n'y voyais aucun problème au départ, contrairement aux conducteurs de coupés Mercedes dénigrant mes "68 minutes de métro quotidiennes".

Je n'ai pas beaucoup de temps, ni d'argent, pour aller au dernier restaurant branché ni acheter le dernier blouson à la mode ou changer de téléphone portable tous les six mois. Je dois assister aux cours, étudier et approfondir toutes les matières au programme, travailler pour financer mon quotidien si besogneux. Je ne vis pas dans le même monde... J'arrive à joindre les deux bouts mais sans faire d'extras. Leurs mentalités me paraissaient si puériles, si stériles... Je commençais à m'y habituer car rien n'aurait pu me détourner de mon objectif: réussir mes études.

Mais ce serait mentir que de dire que les fêtes, les sorties au cinéma ou au théâtre ne me faisaient pas envie...

Je me sentais en profond décalage... Encore et toujours, les réseaux sociaux étaient là pour me rappeler que je n'avais pas été invité à telle soirée ou tel week-end cette fois-ci... Ni ceux d'après... Non je n'avais pas vu le dernier *Avengers* pour me détendre les neurones... Le cinéma était un loisir que je ne pouvais même pas m'offrir, malgré la réduction étudiante, et que... même si j'avais pu y aller, j'y serais allé seul.

Les semaines filaient, portées par les cours, les examens, les appels de ma famille et le travail. Chaque jour s'annonçait dense, mais ma motivation ne fléchissait pas. Heureusement pour moi, mon quotidien fastidieux n'influait sur mes résultats scolaires. C'était ma récompense. Je me classais dans la bonne moyenne des élèves, ce qui était satisfaisant vu le niveau d'exigence, sauf en français. Là, j'étais régulièrement dans les premiers car j'aimais cette matière enseignée avec tant de talent par Monsieur Vaudan, un professeur extraordinaire, de ceux qui vous marquent à vie. Ce sont d'ailleurs mes copies qui l'ont incité un jour à m'interpeller :

– Vous êtes bien Mathieu Verdier? Votre copie est... étonnante... Non, ne vous méprenez pas, je me suis mal exprimé – quel comble pour un professeur de Lettres –, bon, revenons-en au fait! J'aimerais vous présenter à des amis à moi... Y verriez-vous un inconvénient?

– Aucun, Monsieur, avec plaisir.

Je m'étais fait inviter à un dîner ! Pour reprendre les termes entendus dans la bouche de mon professeur, il veut « présenter son petit prodige aux Grands ».

J'y suis allé avec un costume trop grand et des chaussures trop petites, tous loués avec l'argent de mes desserts des deux prochains mois. Je suis donc arrivé en face d'un imposant hôtel particulier, les yeux grands ouverts et la bouche bée. On me présenta des gens dont la longueur du nom semblait difficilement mémorisable. On m'en présenta d'autres que je reconnus comme des "intrus", comme moi, mais qui avaient apparemment su se faire une place au sein de cette tablée (comme moi ?). Les conversations – dont la sagacité demandait toute ma concentration – étaient fluides, profondes et pertinentes et se succédaient à la parole les invités. On parlait aussi bien de littérature que de cinéma, en passant par l'arrivée d'un nouveau virus chinois...

Et soudainement, ce fut à moi. Les regards étaient fixés sur moi, les yeux de M. Vaudan, impatients de voir son protégé s'exprimer, me faisaient des appels de phare. La question, posée par un éminent politicien était : "Si vous pouviez dîner à cette table avec une célébrité, vivante ou décédée, laquelle serait-elle ?" Mon sang n'a fait qu'un tour : "Louis Guilloux". Les mots, familiers, étaient sortis tous seuls de ma bouche (que je m'étais pourtant promis de contrôler).

– Et pourquoi cela, jeune homme ? Grâce à son regard amusé et joueur, je compris ses intentions, c'était un test.

– Il se trouve que je viens de sa ville natale, berceau de ses récits : Saint-Brieuc, ville des Côtes d'Armor en Bretagne. Ensuite, mes origines ne pouvant être la seule raison recevable de mon admiration pour cet homme, je continuais : j'apprécie son talent, son tempérament et son humilité. Louis Guilloux s'est fait tout seul, sans se renier. De milieu ouvrier, il a dû redoubler d'efforts pour s'en sortir, et ce sans jamais oublier ses origines. Écrivain, en passant par poète et activiste, il aura produit des ouvrages remarquables. Je vous conseille particulièrement "*Le Sang noir*", un livre qui – comme le titre le laisse deviner – est très sombre mais qui figure sur le podium de mes livres favoris. (Des rires fusent, des sourires s'échangent, des chuchotements approbateurs me rassurent et me flattent car j'ai pris

la parole sans montrer mon intimidation). Il a été traduit en plusieurs langues et fait partie de la grande littérature française.

Les invités étaient attentifs à mes propos. Le stress faisait pourtant danser le flamenco à mon cœur mais, porté par mon récit et par la vie de mon modèle, je conquis la tablée.

Cette nuit-là, sous le regard satisfait et paternel de M. Vaudan, je sortis, grisé par la sensation d'avoir, par mon éloquence, séduit Paris.

Fier de ma prestation, je redescendis vite sur terre, dès le lendemain.

Comme 24,8 millions de Français, je suivais les informations et remarquais le visage grave du président Emmanuel Macron qui, en une fraction de seconde, fige la France. “Dès lundi, et jusqu'à nouvel ordre, les crèches, les écoles, les collèges, les lycées et les universités seront fermés.” Je dégringolais du nuage sur lequel le dîner de la veille m'avait hissé. Qu'allait-il se passer ?

J'avais déjà peu de choses ... et n'avais pas conscience à cet instant que l'épidémie liée à la Covid 19 et la crise sanitaire, puis économique qui suivraient, m'enlèveraient tout.

Une fois la stupeur passée, l'université s'organisa et nous annonça qu'elle mettrait en place des cours à distance, via nos ordinateurs. J'allais donc pouvoir rentrer en Bretagne ! J'allais bénéficier des avantages de la région : la mer, la plage et ma famille, tout en bénéficiant de cours de qualité à distance !

Quatre jours après la première allocution, le président s'adressa de nouveau à nous. “Nous sommes en guerre”, le confinement était prononcé.

– Allo ? Mon chéri ? C'est maman. Tu as entendu les nouvelles ? On va être confinés ! Je ... Je sais que tu as prévu de rentrer chez nous, et ça nous ferait très plaisir ... Mais, tu sais, tu es à Paris, tu as été très exposé et ton père est une personne vulnérable ... Et puis ... tu seras plus près de l'université pour sa réouverture !

J'étais désemparé, sous le choc ... J'allais devoir rester dans ma cage de 8 m<sup>2</sup>. Seul.

J'ai reçu dans la foulée un mail de mon employeur m'indiquant que leurs bureaux seraient fermés ... Que mon contrat à durée déterminée ne serait pas renouvelé et donc que je ne recevrais plus de salaire.

La descente aux enfers a commencé. 24 heures sur 24 avec moi-même, dans ma chambre, je commençais même à regretter les railleries de mes congénères. Entre les problèmes de connexion, la difficulté de se concentrer, le découragement face aux semaines qui se répétaient inlassablement. J'étais comme un poisson à tourner dans son bocal. Dormir? Manger? Travailler? Et recommencer? Je mangeais sur mon bureau, travaillais dans mon lit, et dormait mal. Une routine répétitivement harassante s'installait. Même le plus studieux des élèves ne peut nier que ne pas procrastiner dans un tel environnement relève de la magie! J'apercevais le jour à travers ma petite fenêtre embuée, tandis que mes voisins avaient accès à un balcon!

Seul, enfermé, à travailler jour et nuit pour des examens et des professeurs faisant comme si de rien n'était! Je n'avais pas conscience à ce moment-là que je me trouvais dans la minorité étudiante la plus précaire. Je n'arrivais plus à payer mes courses et alternais paquets de pâtes ou de riz, un peu de beurre et de sauce tomate, un dessert par jour (fruit ou yaourt). J'ai bien sûr caché cette situation à ma famille. Voyant que mon réfrigérateur se vidait plus vite que l'argent ne rentrait, et que mes repas étaient de moins en moins fréquents et de plus en plus légers, j'ai dû faire appel à l'aide alimentaire ... Là, j'ai découvert que d'autres jeunes se trouvaient dans ma situation, dans les files d'attente, où personne n'ose se parler et se sent mal à l'aise. Louis Guilloux l'aurait-il fait? J'avais en plus l'impression de le trahir ... Mais je me raisonnais, on ne vit plus à la même époque! Et pourtant ... je voyais bien que ce confinement était moins compliqué pour certains étudiants parisiens des beaux quartiers ...

J'étais loin de tout, de ma famille, de la mer, de mes terres, mais également et malgré les 8 m<sup>2</sup> dans lesquels je tournais en rond ... loin de moi-même. Une barbe naissante escaladait mon visage et des cernes violacés venaient creuser ma peau, vestiges de la fatigue et du stress accumulés.

“La question n'est pas de savoir quel est le sens de cette vie.”

“La seule question, c'est de savoir: que pouvons-nous faire de cette vie?”

Je n'ai rien demandé à personne, personne ne s'est inquiété pour moi. Peut-être que j'aurai dû échanger sur ces difficultés? Je n'ai pas à en avoir honte, je ne suis pour rien dans ce contexte si compliqué. "Je n'avais rien choisi, rien voulu, comment l'aurais-je pu?"

Les examens sont arrivés, en distanciel. Où est l'égalité des chances? Je me suis accroché, comme à mon habitude, seul face à mon ordinateur, la boule au ventre.

Le confinement s'est levé progressivement, les résultats des épreuves sont tombés. Il semble que j'ai réussi à limiter les dégâts, quel soulagement! Et à quel prix. Mon classement est décevant, mes collègues parisiens semblent contents d'eux, ils sont en tête du peloton et ils partiront deux mois à la mer ou à l'étranger, si les conditions sanitaires le permettent.

Je reprendrai de mon côté tout l'été mon poste de saisonnier à temps complet mais je vais enfin pouvoir rentrer dans ma famille, après cette année difficile. Je sens que je reviens changé, j'ai mûri, mon insouciance est partie, mon regard sur la vie est devenu moins naïf.

Dans le train qui me conduit vers ma Bretagne natale, ma pensée s'évade tout d'un coup vers Louis Guilloux et j'aimerais tellement lui demander: "Louis, mon cher Louis ... Toi qui avais des valeurs de travail, humilité, simplicité, goût de l'effort et autonomie ... Si je pouvais te parler, imaginons, au hasard ... à un dîner ... Qu'est-ce que je te dirais? Contrairement à ton époque, un travail peut ne pas être suffisant pour financer et réussir ses études dans le monde d'aujourd'hui. Bien qu'un étudiant bénéficie d'une bourse, il doit également avoir un travail en complément pour vivre correctement. Par contre, en cas de contexte exceptionnel, la crise sanitaire actuelle en est un bel exemple, tout cet équilibre est vite remis en cause. Je pense qu'il faut savoir demander de l'aide, sans avoir honte, et qu'aujourd'hui c'est même une preuve de courage ...

**SOPHIE BARENTON**

*Prix Lycée 2021*

## VIVRE DANS LES BIDONVILLES DE MUMBAI...

Vivre dans les bidonvilles de Mumbai n'était pas toujours facile, mais je n'étais pas à plaindre : à Dharavi nous avions la chance d'avoir des maisons consolidées, comparé à d'autres bidonvilles, mais pour ce qui était du toit nous devions nous contenter de quelques plaques métalliques. La mienne était plutôt petite et étouffante. Elle contenait seulement un grand matelas un peu sale sur lequel ma mère et moi dormions, une petite table basse un peu cabossée, et un rideau en guise de porte. Parfois, en sortant de l'école, mon amie Aalia et moi allions nous promener dans les grandes rues de Mumbai. Je me posais beaucoup de questions sur mon avenir, la plupart d'entre nous finiraient vendeurs dans Dharavi même, potiers ou je ne sais quel autre métier. Mais moi, Lola, je rêvais d'autre chose. Je rêvais de voyages, d'une grande maison dans laquelle je pourrais accueillir maman et Aalia et où nous pourrions vivre heureuses toutes les trois, loin d'ici. Je rêvais d'être médecin, mais ce n'est pas un métier pour une pauvre enfant des bidonvilles...

Je croisais régulièrement le même homme quand je rejoignais Aalia sur le chemin de l'école. On le remarquait facilement avec sa peau claire qui semblait se détacher du paysage. Avec ses larges épaules et sa mâchoire carrée, il aurait presque pu m'impressionner, mais son sourire et son petit hochement de tête quand il m'apercevait semblaient faire de lui un homme sympathique. À plusieurs reprises je me suis demandé ce que quelqu'un de si beau, si grand, si propre et si bien habillé venait faire à Dharavi. Mais rapidement, je rejoignais mes amies et oubliais son existence jusqu'au matin suivant.

Ma mère était de petite taille, avait de longs cheveux noirs souvent attachés en une queue de cheval, et des yeux d'un vert incroyable. En plus d'être belle, c'était une femme adorable, faisant toujours passer le bonheur des autres avant le sien et, pour ma plus grande fierté, on me disait souvent que j'étais son portrait craché. Je ne l'ai jamais vue pleurer. Pas même



lorsque papa nous a quittées, il y a sept ans de cela. Elle souriait sans arrêt et lorsque je lui demandais comment elle faisait pour garder sa joie de vivre même dans les pires moments, elle me répondait que c'était ce qu'aurait voulu mon père, qu'elle ne s'arrête pas de vivre simplement parce qu'il n'était plus là. Je l'ai toujours admirée pour cela.

Je savais depuis un bout de temps que maman fréquentait un autre homme, je l'ai tout de suite deviné lorsque, à plusieurs reprises, à mon retour après les cours je la retrouvais chantonnant un air qu'elle n'avait plus murmuré depuis le départ de papa. Je lui posais régulièrement des questions, mais elle me répondait simplement qu'il s'appelait Charles, et qu'il était magique. Je n'ai jamais cherché à comprendre ce qu'elle signifiait par « magique », j'aurais peut-être dû me renseigner davantage.

Mais lorsque ce matin maman a voulu me présenter son nouveau compagnon, je fus tellement surprise que je fis un petit bond en arrière. C'était lui. Grandes épaules, cheveux bruns, lunettes rondes posées sur son nez presque parfaitement droit... Charles était l'homme que je croisais chaque matin en me rendant en cours. Tant de questions se bousculaient dans ma tête : qui était cet homme et comment avait-il rencontré ma mère ? Mais surtout depuis quand cela durait-il ? D'un coup tout prit un sens à mes yeux : je croisais toujours cet inconnu en sens inverse, il rejoignait donc ma mère lorsque moi je partais pour l'école. Mais j'eus beau réfléchir, je ne sus me rappeler quand je l'avais vu pour la première fois, ce qui ne répondait pas à ma dernière question.

Pendant de longues minutes, ma mère s'est démenée pour m'expliquer la situation : Charles était français et s'était rendu à Dharavi dans le cadre d'une mission humanitaire qui lui avait ainsi permis de rencontrer maman. Ils avaient commencé à se fréquenter et il avait même proposé que nous venions vivre avec lui en France. Elle m'expliqua à quel point le choix avait été difficile car malgré nos conditions de vie peu enviables, elle savait que quitter le pays serait dur pour elle comme pour moi. Mais elle avait enfin décidé d'accepter lorsque Charles lui avait proposé de payer mes études. Sur le coup, je ne compris pas vraiment les conséquences que sa réponse aurait sur ma vie. Au contraire, je n'y voyais que du positif : j'allais vivre en France et même pouvoir y faire mes études, mon rêve allait enfin se

réaliser. J'étais déjà en train de m'imaginer toutes sortes de choses que je pourrais faire une fois là-bas lorsque la réalité me rattrapa : Aalia.

Je regardai ma mère, perdue. Est-ce que partir en France signifiait vraiment abandonner mon amie ? Je me voyais mal entamer une nouvelle vie loin d'elle. Je connaissais Aalia depuis si longtemps que je ne saurais me rappeler le premier jour où nous avons discuté, à mes yeux nous étions amies depuis toujours. Comment lui annoncer la nouvelle ?

C'était mon dernier matin à Dharavi, je partais pour Paris juste après les cours. Une partie de moi était excitée et pressée de découvrir ce pays, mais l'autre ne cessait de me rappeler à quel point j'étais lâche d'abandonner les miens. Je rejoignais Aalia sur le chemin de l'école en me répétant en boucle les explications de ma mère pour ne rien oublier lorsque mon amie me poserait des questions. Comme à notre habitude, elle était là, assise sur le pauvre banc qui nous servait de point de rendez-vous, et m'attendait en souriant. J'eus la boule au ventre à l'idée de lui annoncer que je la quittais, comment le prendrait-elle ? Face à ma mine dépitée, le sourire d'Aalia disparut presque aussi vite qu'il était apparu et elle s'avança vers moi le regard affolé. Je la pris dans mes bras et la serrai si fort qu'elle eut un hoquet de surprise. « Je quitte Dharavi. » murmurai-je. Aalia desserra mon étreinte et se plaça en face de moi, le visage interloqué : « Pour aller où ? » me demanda-t-elle. Je m'assis sur le banc où elle se trouvait quelques instants plus tôt et, la tête baissée, lui racontai tout dans les moindres détails. Lorsque j'eus fini et que je relevai la tête vers mon amie, ses pommettes et ses yeux étaient si rouges que je crus deviner qu'elle se retenait de pleurer. « Je reviendrai dès que possible » lui promis-je, mais Aalia se contenta de hocher la tête et de se relever car, elle savait autant que moi que c'était une promesse que je n'étais pas sûre de pouvoir tenir.

Elle ne m'avait plus adressé la parole de la journée et je m'en voulais terriblement. J'aurais dû supplier maman de la laisser partir avec nous, mais maintenant que la voiture de Charles se garait devant l'aéroport de Mumbai, je savais qu'il était trop tard.

Je ne me rappelle plus exactement de la suite. La foule. Les regards de travers qui semblent presque te demander « Mais que fais-tu ici, petite ? ». L'avion qui décolle. Les nuages. Le regret. Puis plus rien.



Lorsque j'ouvris les yeux, il me fallut de longues secondes avant de me rappeler la raison pour laquelle j'étais allongée sur la banquette arrière d'une voiture, des immeubles défilant derrière la vitre en face de moi. Relevant ma manche, je fixai la petite montre qu'Aalia m'avait donnée lors de mon dernier anniversaire. Je me rappelai à quel point elle était fière de cette trouvaille ! La grande aiguille était dirigée sur le dix, il devait donc être environ vingt et une heures à Mumbai, pourtant, ici, il ne faisait pas encore nuit. À l'école on m'avait appris qu'il y avait un décalage de trois heures et demie entre Mumbai et Paris mais je n'arrivais pas à me rappeler laquelle des deux villes avançait l'autre, ce qui ne m'aidait guère sur le temps que j'avais passé à dormir. Je me rassis pour poser la question à ma mère, mais lorsque je la vis, discutant pleinement avec Charles, je refermai ma bouche. Elle avait l'air tellement heureuse ... Puis mon regard fut attiré par un petit écran dans la voiture qui affichait : dix-sept heures trente. J'avais donc ma réponse. Je m'apprêtais à me rendormir quand la voiture s'arrêta.

Charles habitait dans un appartement du cinquième arrondissement, en face d'une université. « Ta mère m'a dit que tu voulais travailler dans la médecine ? » m'a-t-il dit en pointant du doigt l'immense bâtiment qui nous faisait face. Évidemment, j'avais une bonne dizaine de questions sur cette école et sur ce métier dont je rêvais mais je me contentai de hocher la tête en souriant.

L'appartement était beaucoup plus grand que ce que je m'imaginai jusque-là : la pièce principale était assez spacieuse, avec deux canapés, une grande table et un coin cuisine, avec sur les côtés, deux chambres, une salle de bain et des toilettes pour chacune. Excitée, je courus découvrir ma nouvelle chambre et je fus surprise de voir qu'elle était sans doute aussi grande que l'espace qui nous servait de maison à Dharavi. Comme j'aurais aimé qu'Aalia puisse voir ça ! Cette grande chambre pour moi toute seule ! Je n'en revenais pas. Je m'assis sur le lit, un vrai et pas seulement un matelas posé au sol, et j'essayai d'imaginer mon amie découvrant cet endroit. « C'est magnifique ! » m'aurait-elle dit. En regardant autour de moi, j'approuvai d'un signe de tête. L'immense pièce dans laquelle j'allais à présent passer

toutes mes nuits contenait seulement le petit lit sur lequel j'étais assise, mais cela me suffisait largement. Je me glissai sous les draps propres et, sans même prendre la peine d'aller dire bonne nuit à ma mère, je m'endormis.

Le lendemain matin, maman et son compagnon m'accompagnèrent au collège. Je portais une jupe noire et une chemise blanche que m'avait données Charles mais je ne saurais dire si j'aimais cette tenue qui me paraissait beaucoup trop élégante. En traversant la cour, je réalisais la chance que j'avais d'être ici, dans ce bâtiment si grand que je risquais de m'y perdre et, serrant la main de ma mère, j'avançais.

De longues minutes défilèrent, durant lesquelles Charles s'adressa au principal, sans que je puisse comprendre une seule de leurs phrases. C'est à ce moment que je réalisai le problème qui me faisait face : je ne parlais pas un mot de français. Prise de panique, je cherchais le regard de ma mère mais elle semblait boire les paroles de l'homme. C'est alors qu'on me tendit des papiers et quand je les pris dans mes mains, j'eus l'étrange surprise d'y voir des phrases écrites en marathi. Charles m'expliqua tout ce que l'homme lui avait dit, comment se dérouleraient mes cours, à quelle heure je terminerais, etc. Il me rassura également sur le problème de la langue : on m'imprimerait des cours en marathi dans un premier temps, jusqu'à ce que je m'habitue à la langue française, ce qui me semblait être un immense défi mais je n'avais d'autre choix que de le relever. J'eus une très grosse pensée envers Aalia lorsque maman signa mon inscription, mais elle s'envola aussitôt quand je fus entrée dans ma nouvelle salle de cours. Le professeur me présenta à la classe agitée puis m'invita à m'asseoir près d'une fille qu'il nomma Louise, ce que je fis avec un grand sourire. Elle se tenait naturellement droite, les épaules en arrière, ce qui semblait la grandir, et, avec ses cheveux blonds ramassés en un chignon et ses lunettes rondes faisant ressortir ses beaux yeux bleus, elle semblait faire dix ans de plus que je n'en avais. À la pause, la plupart des élèves vinrent se présenter à moi, me faisant répéter leurs prénoms et des mots français, ce que je faisais avec difficulté mais cela les faisait tous rire.

Lorsque maman vint me chercher après les cours, j'eus une nouvelle pensée pour Aalia. Que faisait-elle à cette heure-là ? Qui l'avait raccompagnée à la sortie des cours puisque je n'étais plus là ? Une larme roula sur

ma joue mais n'eut pas le temps de descendre trop bas car, d'un mouvement brusque, je l'essuyai avec ma manche. Nous arrivions en face de l'immeuble et je fixais la façade d'un regard triste : j'avais enfin la chance de vivre dans une vraie maison et de pouvoir avoir des études qui m'amèneront bien plus loin que vendeur ou potier et je savais pertinemment que n'importe quel enfant de Dharavi aurait voulu être à ma place, mais moi j'avais sans cesse l'impression de trahir mes amis en dormant dans des draps propres et une chambre bien chauffée tandis qu'eux dormaient sur de vieux matelas sales trouvés parmi les déchets, dans une maison sans véritable toit et dans une ville bruyante. J'avais rêvé de cette vie pendant des années, mais maintenant que je l'avais, je n'en voulais plus.

Lorsque j'eus expliqué la situation à ma mère, je crus d'abord qu'elle allait s'énerver, ce qui restait compréhensible, mais elle resta calme. Elle m'expliqua que c'était normal qu'Aalia me manque, que je pouvais lui écrire des lettres et que si tout se passait bien, nous irions la voir l'été suivant. Que ce n'était que le début et qu'à elle aussi cela lui faisait bizarre d'être loin des siens, mais qu'avec le temps, cela passerait et qu'Aalia et moi nous nous ferions d'autres amis chacune de notre côté. Je n'étais pas totalement satisfaite de ses réponses mais j'allais devoir m'en contenter pour le moment du moins. Alors, assise sur le sol dur du salon, du papier et un crayon fourni par Charles entre les doigts, je cherchai les mots. Comment dire à Aalia que je pensais fort à elle ? Je voulais qu'elle sache que je comptais revenir et même si c'était possible, l'emmener avec moi la prochaine fois. Malgré tout j'espérais qu'elle ne m'en voulait pas de l'avoir laissée comme ça et qu'elle répondrait à cette lettre. Je fermai l'enveloppe avec précaution et Charles la glissa dans son sac, me promettant d'aller la poster dès le lendemain.

Chaque mois qui suivit, j'envoyai une lettre à mon amie, mais pas une seule fois je n'ai eu de réponses. Comme promis, maman et Charles m'ont emmenée à Dharavi dès le mois de juin et malgré mon année formidable à Paris, rentrer au pays me fit un bien fou. Aalia avait bien reçu chacune de mes lettres et les avait gardées précieusement sous son matelas, mais n'avait jamais trouvé l'argent pour me répondre. Les enveloppes et les timbres étaient bien trop chers pour un salaire comme celui de ses parents. Mais elle ne m'en voulait pas, c'était le principal à mes yeux. Nous avons passé tout

l'été ensemble sans jamais se quitter mais elle ne rentra pas avec nous à Paris car c'était à Dharavi que se trouvait sa famille et elle ne voulait pas la laisser ne serait-ce que pour quelques mois. Malgré tout, nous lui avons acheté des enveloppes et des timbres avant de partir afin qu'elle puisse communiquer avec moi durant l'année scolaire, et je lui fis la promesse d'accompagner Charles lors de ses prochaines missions humanitaires à Mumbai.

**MADENN SOULABAILLE**  
*Prix Collèges 2021*

## MON RÊVE

Une chaleur étouffante,  
L'air sec nous accable.  
Nous sommes au Mali  
Dans le village de Kidal,  
Dans un camp militaire.  
Au loin, des tirs de kalachnikov,  
Plus près une explosion !  
Ma mission ici : rétablir l'eau.  
Un drone a lâché une bombe  
Sur un camion rempli d'explosifs.  
Une nouvelle vente d'armes  
À destination de Djihadistes tchéchènes  
Est en train de se dérouler.  
Le lendemain matin nous partons  
Dans deux Hummer blindés  
Un camion-citerne nous suit  
En direction d'une source.  
Sur le chemin,  
Des tirs de mitrailleuse  
Quatre hommes descendent du véhicule,  
Le camion-citerne est touché  
Les soldats font fuir les Djihadistes  
D'un coup, un tir de sniper  
Me touche à l'épaule  
Je me mets à hurler.

Je tombe par terre un collègue arrive  
Et me demande si ça va  
Plus près une bombe explose  
Je sursaute je tombe  
Par terre les yeux troubles  
Je vois une lumière blanche avec  
Des chiffres...  
Quelque chose me touche  
chaud et lourd :  
C'est ma couverture et je vois chien,  
Ma chambre.  
Assis par terre, je me relève plein de questions...  
Zut, cela n'était qu'un rêve. Pourtant,  
C'était si réaliste :  
Les sensations, la chaleur, l'émotion.  
Auparavant mon papy m'avait raconté  
Une histoire sur mon arrière arrière-grand-père,  
Toutes ses valeurs, il aidait ses amis  
Il découvrait du pays et servait son pays  
Vais-je aussi en faire mon métier ?  
Telle est la question ...

**NOAH GONZALES-PAYS**  
*Mention spéciale Collèges 2021*